



POLYPHONIES GÉORGIENNES

Alors que la présidente de Géorgie, la Franco-Géorgienne Salomé Zourabichvili, tente de mener une politique pro européenne à l'encontre de son propre gouvernement pro russe, *Europalia Georgia* en Belgique, *Un week-end à Tbilissi* à Paris, une rétrospective *Niko Pirosmani* à la Fondation Beyeler et *Zones neutres* de Beat Streuli à Tbilissi lèvent le voile sur un patrimoine et une création épique et mélancolique entre Orient et Occident.

PAR EMMANUEL DAYDÉ



Les Géorgiens considèrent la vie comme un banquet. Funèbre la plupart du temps, car les invasions n'ont guère épargné ce petit pays caucasien situé au carrefour entre Europe et Asie, mais un banquet tout de même. « Ce que tu donnes est tien, ce que tu gardes est à tout jamais perdu », affirmait Chota Roustavéli, l'Ho-

mère du Caucase, rendu célèbre au XII^e siècle par son épopée *Le Chevalier à la peau de tigre* (que David Matchavariani a retranscrit en un solennel roman graphique, où la ligne devient chorégraphie). Aussi les peintres médiévaux n'hésitent-ils pas dans leurs fresques de la Cène à mettre au premier plan la table chargée de mets, au détriment du Christ et de ses disciples repoussés dans le fond. Soucieux de briser le carcan de la société patriarcale géorgienne, le festival multidisciplinaire Europalia, consacré tous les deux ans à un pays en Belgique (qui s'enorgueillit d'avoir pu accueillir à Anvers les dernières années du compositeur « pleuré par le vent » Giya Kancheli), a convaincu l'écrivaine Nino Haratischvili, également invitée d'honneur du pétillant festival de littérature rare, de cinéma invisible et de création fraîche *Un week-end à l'Est : Tbilissi* à Paris, de bien vouloir reprendre à son compte la tradition du *supra*, cet art du banquet où les plats s'empilent et les toasts s'enchaînent jusqu'à ce que la parole soit libérée. Levant leur verre entre extraits de romans ou de pièces de théâtre qui donnent la parole aux femmes – depuis son installation à Hambourg, Haratischvili est l'auteure de 18 pièces et de 4 romans –, trois comédiennes et trois chanteuses féminisent le rôle du *tamada*, ce maître de cérémonie qui anime depuis toujours les banquets de fête, comme en témoigne une figure en bronze levant son rhyton du VII^e avant J.-C., retrouvée sur le site de Vani. Avec *Supra – a feast* donné à Anvers, La Haye et Bruxelles, l'ivresse d'une parole mêlée d'humour et de désespoir s'avère plus grande encore que celle délivrée par le rouge Mukazini ou l'ambré Daisi. Depuis que des traces de vin datées de 8 000-7 800 ans ont été retrouvées dans le sud de l'actuelle Géorgie, ce *supra* venu du fond des âges – on le dit descendre du *symposion* grec où « l'on buvait ensemble » en Colchide hellénisée – viendrait plaider pour une invention du vin par les anciens Géorgiens. La technique originale de vinification dans une jarre couchée, anticipant sur les *kvevris* remplis de raisins foulés et enfouis pareillement dans le sol, aurait été vérifiée par la découverte sur un site néolithique d'un récipient en argile orné de reliefs de grappes de raisin et de figures schématiques aux bras levés. À l'instar des chants polyphoniques, que les guerriers antiques entonnaient après la bataille et qui viennent toujours ponctuer les toasts du *supra*, l'art géorgien est un art qui se chante à plusieurs.

Niko Pirosmiani. *Quatre citoyens faisant la fête*.

Huile sur toile cirée, 108 x 202 cm

Musée national des Beaux-Arts Shalva Amiranashvili – musée national géorgien, Tbilissi.

La Toison d'or

Aux 2^e et 3^e millénaires avant notre ère, alors que naît l'art du sabre et qu'est domestiqué le cheval, la culture des kourganes consacre l'émergence de puissantes tribus, qui, dans le Karthli central, prennent pour totem le loup (de la racine *gorg* ou *gourdj* en persan, que les Occidentaux associeront à saint Georges au Moyen Âge pour en faire des « Géorgiens »). Au centre d'échanges avec le monde égéen, leurs chefs se font enterrer dans de grands tumulus appelés *kourganes*, dont certains atteignent cent mètres de diamètre, et qui abritent d'étincelants bijoux en or pour pouvoir se présenter dans l'autre monde. Si une catastrophe – sans doute d'origine climatique – a mis fin aux sociétés kourganes à la fin de l'âge du bronze, celles-ci renaissent de manière plus éclatante encore en Colchide, l'actuelle Géorgie occidentale, à partir du XIII^e siècle avant J.-C., au moment même où Jason et ses Argonautes atteignent selon la légende grecque les rivages du royaume d'Aïétés et de sa fille Médée. Au V^e siècle av. J.-C., la fameuse Toison du bélier ailé de Colchide n'est pas la seule à être d'or. Contrôlant le passage entre mers Noire et Caspienne vers l'Inde lointaine, Vani, orgueilleuse ville-sanctuaire hellénistique établie au III^e siècle avant J.-C. dans le Petit Caucase, conserve un trésor caractéristique de l'orfèvrerie colchidienne, l'une des merveilles de l'exposition patrimoniale du musée Art & Histoire à Bruxelles. Outre des lampes à huile en bronze figurant le rapt de Ganymède par un Zeus-aigle et des statuettes masculines en bronze ornées de bijoux en or, déposées selon quelque rite chtonien dans des trous creusés à même la roche, on y a retrouvé des diadèmes torsadés se terminant par des losanges ornés de lions et de sangliers ou de taureaux affrontés,

qui n'auraient pas dépareillé sur la tête de Maria Callas jouant Médée pour Pasolini. Conquises par Pompée, la Colchide occidentale et sa voisine orientale, l'Ibérie des Gréco-Romains (qui correspond au Karthli), se hérissent de cités fortifiées et de castella romains afin de garantir les frontières contre les Parthes. Un autre trésor, daté du II^e siècle après J.-C. et constitué de fines pièces de joaillerie qui rappelle l'art des nomades Sarmates, a été exhumé près de la forteresse aux 22 tours de Gonio sur la mer Noire, où serait mort le frère de Médée et qui aurait abrité le tombeau de saint Matthieu. Au IV^e siècle, face aux assauts incessants des Perses sassanides, l'Ibérie finit par succomber.

Les chevaliers à la peau de tigre

Depuis qu'à la même époque, une captive étrangère prénommée Nino, vivant en ermite dans une hutte de feuillages, a guéri la reine Nana et fait construire une chapelle carrée dans le jardin du palais royal de Mtskhéta, le christianisme s'est répandu comme une traînée de poudre. Ne pouvant déplacer les 10 000 églises à plan basilical ou à coupole centrale et autres grands monuments élevés en Géorgie au Moyen Âge – sinon sous la forme de maquettes et de plans, dont certains aux allures d'art géométrique relevés en 1917 par Ilia Zdanévitch lors d'une expédition archéologique –, le musée Art & Histoire rassemble des stèles gravées (comme cette pierre tombale du VI^e siècle montrant une donatrice vêtue à la byzantine, qui se tient à côté d'un médaillon entourant une croix, tout en tenant à la main une tulipe, symbole d'autorité en Perse) ou des manuscrits enluminés telle une *Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome* du XV^e siècle, qui décore d'animaux fantastiques un texte sacré écrit en géorgien. Même si fondée sur l'alphabet grec, cette écriture propre, inventée au V^e siècle, s'avère être un facteur décisif d'unité entre Géorgiens. L'invasion arabe au VII^e siècle marque un coup d'arrêt, jusqu'à ce que la famille princière des Bagrationi organise à partir du X^e siècle depuis son petit royaume d'Iméréthie centrale la reconquête des territoires perdus. Lorsque l'émirat arabe de Tiflis (renommé Tbilissi en 1936 par oukase de Staline, qui se souvient qu'il est Géorgien) tombe aux mains de David IV le Bâilleur en 1122, le



Diadème. V^e siècle av. J.-C., or.
Musée des Beaux-Arts, Sairkhe.

roi consacre l'unité retrouvée du royaume en y transférant sa capitale. S'ouvre l'âge d'or du royaume de Géorgie, l'un des plus puissants du Proche-Orient, comme en témoigne le rutilant triptyque de Khakhuli, l'une des plus grandes œuvres en émail du monde (hélas non déplaçable). Âge d'or fragile néanmoins, qui culmine avec le règne de la reine Tamar au début du XIII^e siècle et se termine avec elle : les sanglantes invasions mongoles qui lui succèdent démantèlent le royaume en petites principautés. Pris en tenaille entre les Ottomans à l'ouest, les Perses à l'est et les Russes au nord, les Géorgiens n'ont d'autre choix que de solliciter l'aide des Russes, également chrétiens orthodoxes, en 1783. Mal leur en prend : l'Empire tsariste en profite pour annexer tout le territoire en 1801 et le livrer à une russification intensive.

Le démon et le saint buveur

La création d'une première République de Géorgie en 1918 suscite tous les espoirs. Jusqu'à sa brutale et militaire réintégration dans l'URSS en 1921... Plaçant les projecteurs sur les trois folles années de cette parenthèse indépendante enchantée, BOZAR révèle une avant-garde située à 41° entre passé et futur, entre Orient et Occident : si elle s'appuie sur les traditions géorgiennes et l'enseignement des Beaux-Arts russes, c'est pour mieux réinventer le cubisme, le futurisme, le dadaïsme, le zaoum ou le toutisme. Alors même que la plupart des artistes exposés ont fini leurs jours à Paris, force est de constater qu'on n'en connaît pratiquement aucun.

Le polymorphe, ésotérique et érotique Gigo Gabashvili donne le premier une version toute géorgienne du symbolisme fin de siècle. Et non pas du réalisme socialiste, comme a voulu le faire croire une certaine histoire de l'art soviétique, qui a soigneusement caché l'œuvre symboliste de cet « artiste du peuple » après sa mort violente en 1936, jusqu'à ce qu'on la ressorte des placards en 2010 ! De ses études à Saint-Pétersbourg et à Vienne, comme de ses voyages en Asie centrale, en Grèce ou en Italie, Gabashvili ramène une série infinie de dessins « célestes », qui l'occupent plus ou moins secrètement jusqu'à sa mort : anges androgynes inspirés des visions de Swedenborg comme de l'art décadent de von Stuck qui nagent dans le bleu sombre de l'aquarelle, démons pla-



nant tristement au-dessus du Caucase ou cérémonies païennes adorant le phallus, inspirées de mystères de Dionysos et d'Ishtar, dignes en tout point des décors tribaux de Nicolas Roerich pour *Le Sacre du printemps* de Stravinsky, quand il ne photographie pas dans son atelier de surréalistes modèles nus munis d'ailes, des grottes de l'âge du bronze d'Ouplistsikhé ou des églises médiévales en ruine...

C'est toutefois Pirosmanni qui, presque sans le savoir, invente l'art géorgien moderne. Après avoir été garde-frein sur le chemin de fer de Transcaucasie puis vendeur de produits laitiers, Niko Piromanishvili, pauvre fils d'horticulteur venu de la lointaine province de Kakhétie, mène une vie de peintre errant. Sollicitant des commandes auprès des aubergistes de Tbilissi, il réalise pour eux des enseignes sur étain ou des étales de nourriture suspendue des portraits de groupes ou d'individus (de la reine Tamar ou de la chanteuse de cabaret française Marguerite de Sèvres, véritable coup de foudre pour laquelle il aurait même, selon la légende, rempli une rue

Figure assise levant son rhyton.
VII^e avant J. -C. , bronze, site de Vani.
Musée national géorgien, Tbilissi.

de fleurs). Peints sur des toiles cirées noires, ces sombres figures semblent émerger d'une profonde nuit originelle. Mal payé quelques verres de vin tout aussitôt bus, ce mendiant orgueilleux simplifie drastiquement ses visions, souvent inspirées de cartes postales, pour peindre des effigies d'animaux exotiques aux grands yeux noirs mélancoliques, des lions de Perse au soleil ou des femmes au tambour, dérivés de représentations de la dynastie Qadjar. Si les milieux académiques accueillent du bout des lèvres ce saint buveur, le poète symboliste Titsian Tabidzé voit en Pirosmani la source d'un rituel renouvelé. On ne dispose plus que d'un dixième de l'œuvre du peintre, mort et enterré on ne sait où en 1918. Et sans les frères Zdanévitch peut-être même aurait-elle totalement disparu : lorsque Kirile Zdanévitch aperçoit quelques toiles de Pirosmani, trouvées par son ami Mikhail Le Dentu venu à Tiflis pour étudier l'art du Caucase, il s'enthousiasme pour ce « Giotto géorgien », qu'il fait aussitôt découvrir à son frère. Bien décidé à débusquer ce génie ignoré, Ilya Zdanévitch profite des vacances de Noël 1912 pour rechercher et trouver ce « vieillard tout voûté, au visage malade d'incurable ivrogne et aux yeux humides, noirs,

enflammés, effrayants », qui, « de sa main levée, tremblante, trace au pinceau le mot : REPAS ». Dans un précieux cahier noir, Ilya note fébrilement tout ce que lui dit le vagabond solitaire. Sûr de son art malgré sa détresse physique, ses demandes d'argent répétées et son ivresse quasi permanente, Pirosmani se lamente : « On gâche tout ce que je fais : par exemple, cette fresque, il y a un lièvre, à quoi bon un lièvre ? – mais on m'a demandé : dessine un lièvre. Pour mon honneur, je le dessine, pour ne pas avoir d'ennuis. » Acquéreur pour deux ou trois roubles tous les tableaux qu'il peut trouver, Zdanévitch réussit à en insérer quatre dans l'exposition *La Cible* que Larionov organise à Moscou en 1913. Découvreur du Cheminot Pirosmani comme Picasso l'a été du Douanier Rousseau, le poète s'oppose à la vision anecdotique, quotidienne et provinciale dans laquelle l'enferme la Géorgie soviétique, comparant « son peintre / ses montagnes / ses forêts / son audace / évanouis » à un Gauguin abreuvé à la peinture médiévale géorgienne, à l'esthétique perse et à l'art populaire du Caucase.

41° au-dessus de Dada

Sans les frères Zdanévitch, l'aventure de l'art moderne en Géorgie aurait sans doute été tout autre. Alors que, lors de ses études à Saint-Pétersbourg, le jeune Ilya s'enthousiasme pour le néo-primitivisme de Larionov et de Gontcharova, qui prône l'imagerie populaire des loubki et des enseignes de marchands – celles-là mêmes que peint Pirosmani –, son frère Kirile, peintre et scénographe qui fera les beaux jours des théâtres dans la Tbilissi soviétique, est déjà membre du groupe avant-gardiste russe La Queue d'âne, aux côtés de Larionov, Gontcharova, Tatline et Malevitch. Adeptes du « toutisme », qui inclut tous les styles et l'art de toutes les époques, Ilya Zdanévitch ne considère pas le temps comme une durée, mais comme un espace contemporain sans cesse réinventé. Associé aux Russes Igor Terentiev (qui professait l'enfance de l'art en disant : « les enfants trébuchent souvent, mais ils dansent admirablement ») et Alexeï Kroutchenykh (révolutionnaire inventeur de la poésie purement phonique du *zaoum*, et auteur du livret de l'opéra *Victoire sur le soleil* de Malevitch), il fonde le groupe futuriste 41°, afin « de mettre le monde sur un axe nouveau ». Bien avant que Pierre Restany ne situe les Nouveaux Réalistes « à 40° au-dessus de Dada », 41° se rassemble



Chota Roustaveli. *Le Chevalier à la peau de tigre*.
1646, manuscrit, copiste et illustrateur : Mamuka Tavakarashvili
Centre national du manuscrit, Tbilissi.



Niko Pirosmani. *Chamelier tatar*.
Huile sur carton, 99,3 x 99,3 cm.
Musée national des Beaux-Arts Shalva Amiranashvili –
musée national géorgien, Tbilissi.

dans *La Taverne fantastique* à Tbilissi pour se livrer à de transgressives expérimentations typographiques en éditant une cinquantaine d'audacieuses publications. Fuyant la Géorgie pour Paris avant même l'invasion de l'Armée rouge en 1921, Zdanévitch, logé chez ses amis Larionov et Gontcharova, y rencontre Robert et Sonia Delaunay, qui l'emmènent danser le tango au bal Bullier, Sonia arborant une robe « simultanée » qui prend pour motif un de ses poèmes en zaoum. Intégré à l'éphémère groupe Dada parisien – il sera l'organisateur de la soirée *Le Cœur à barbe*, où une bagarre survenue entre Tzara et Éluard sonnera le glas du mouvement –, l'artiste géorgien anime les grands bals « transmentaux » de l'Union des artistes russes. Adoptant le surnom d'Iliasz en 1922, il crée des tissus pour Coco Chanel avant d'écrire de rares « sentences sans

paroles » sous forme de sonnets et de publier de précieux livres d'artistes avec Picasso, Duchamp ou Giacometti. En 1962, ce dernier gravera treize portraits du poète protéiforme, enterré en 1975 dans « la petite Géorgie » de Leuville-sur-Orge, là où s'était réfugié le gouvernement de la première République démocratique.

Le prisonnier du Caucase

Mais celui qui a introduit la modernité à Tbilissi, c'est véritablement le peintre, scénographe, photographe, théoricien, copiste et même inventeur David Kakabadze. Après ses études de physique et de mathématiques à l'université de Saint-Pétersbourg, il commence par couvrir de peintures murales le populaire café artistique Kimerioni. Résidant à Paris entre 1919 et 1927, Kakabadze y produit de lyriques toiles abstraites, de constructivistes sculptures, ainsi que des écrits théoriques sur l'appréhension



Gigo Gabashvili. *Sans titre* (Femme ailée).
1910, négatif sur plaque de verre.
Musée national des Beaux-Arts Shalva
Amiranashvili – musée national géorgien, Tbilissi.

de l'espace : « L'Orient perçoit l'espace dans l'abstraction, l'Occident dans le concret. » Alors que, dans les années 1920, émerge une nouvelle génération de réalisateurs géorgiens ultra-créatifs – tel Mikaberidze, qui brave la censure en fustigeant la bureaucratie soviétique avec *Ma grand-mère*, anticipant à sa façon sur le cinéma à venir, pluriethnique et fortement controversé, du fellinien Paradjanov –, il conçoit même un nouveau projecteur de film stéréoscopique en trois dimensions. Bien qu'ayant déposé le brevet de son appareil, l'inventeur n'a pas les moyens de reproduire son prototype et se fait souffler son invention. Déçu, Kakabadze réutilise les miroirs, lentilles, ampoules électriques et autres équipements optiques pour en faire des bas-reliefs décoratifs, dans lesquels le spectateur se reflète. Quoiqu'acheté par l'Américaine Katherine Dreier et intégré à l'exposition parisienne dimensionniste de 1936, aux côtés de Arp, Calder et Picabia, le prisonnier du Caucase ne connaîtra jamais le succès. Ayant décidé, à l'instar d'un Prokofiev en Russie, de retourner en Géorgie soviétique, l'artiste du peuple doit se plier aux préceptes du réalisme socialiste. Invité à créer le drapeau de la République socialiste soviétique de Géorgie, Kakabadze joint à la couleur rouge une frise d'ornements géorgiens médiévaux. Mais rien n'y fait. Enseignant à l'Académie nationale des Beaux-Arts, il en est renvoyé en 1948 pour n'avoir pas respecté « la méthode socialiste ». « Derrière moi, Paris... », annonçait de manière prophétique le manifeste Dada de Titsian Tabidzé. Après la chute de la première république indépendante, l'avant-garde géorgienne s'est scindée en deux, entre ceux qui s'exilent à Paris et se fondent dans la masse et ceux qui restent en Géorgie et cèdent aux directives du réalisme soviétique. L'aventure de la modernité n'aura pas survécu aux années 1930.

Des marionnettes et des femmes

Seul Rezo Gabriadze, après avoir appris la sculpture auprès d'un maître qui se réclame de Rodin – tout en lui confiant, sous le sceau du secret, l'existence de Picasso –, réussit à ouvrir une brèche dans la glasnost en fondant son propre théâtre de marionnettes à Tbilissi en 1981. Créateur d'une œuvre aussi unique, personnelle et universelle que celle du Japonais Miyazaki, aussi fou d'avions qu'il l'est de locomotives, Gabriadze invente de touchantes épopées de ficelles, de peintures et d'ombres, où l'innocence se retrouve aux prises avec les tragédies de l'histoire. En 2020, un an avant sa mort, Gabriadze reprend *Alfred et Violetta*, lointainement inspiré de *La Traviata*, son premier spectacle pour marionnettes à fils, qu'il transpose désormais dans la Géorgie tout juste indépendante, violemment secouée par le coup d'État de décembre 1991 et par la guerre civile. Poursuivant scrupuleusement le travail magique de son père disparu, Leo Gabriadze emmène au théâtre Les Tanneurs à Bruxelles et à la Scala à Paris les malheurs du physicien Alfred et d'une jeune fille pure comme le cristal, Violetta, pris dans la tourmente des milices et des bombardements, secondés par un corbeau devin ou une mule tuberculeuse – avatars d'un collaborateur, qui, l'arme au poing, a défendu le théâtre des marionnettes des pillards.

L'indépendance de la Géorgie ayant commencé dans le sang et les larmes, l'avant-garde des années 1920 a eu quelque peine à reflourir avant la fin du XX^e siècle. Au début du XXI^e, une génération d'artistes féminines fortes a néanmoins réussi à émerger. Au-delà d'un brouillage de l'espace dans l'architecture post-industrielle du WIELS à Bruxelles réalisé par Thea Djordjadze, qui a rejoint l'atelier de Rosemarie Trockel à Düsseldorf dès 1998, c'est l'extrême singularité d'Elene Chantladze qui retient le plus l'attention. Artiste brute découverte en 2012 pour devenir célèbre à l'âge de 70 ans (et que la galerie LC Qeisser de Tbilissi avait présentée à Paris+), elle se voit dialoguer au M HKA d'Anvers, de manière quelque peu superflue, avec le mobilier ethnogéométrique de Rooms Studio, premier atelier de design féminin établi à Tbilissi. C'est après

Niko Pirosmiani. *Nature morte*.
Huile sur toile cirée, 100,5 x 136,7 cm.
Musée national des Beaux-Arts Shalva Amiranashvili –
musée national géorgien, Tbilissi.

Rezo et Leo Gabriadze. *Alfred et Violetta*.
2022, spectacle de marionnettes.
Coproduction Théâtre Gabriadze, Goldoni Theater
et Change Performing Arts.



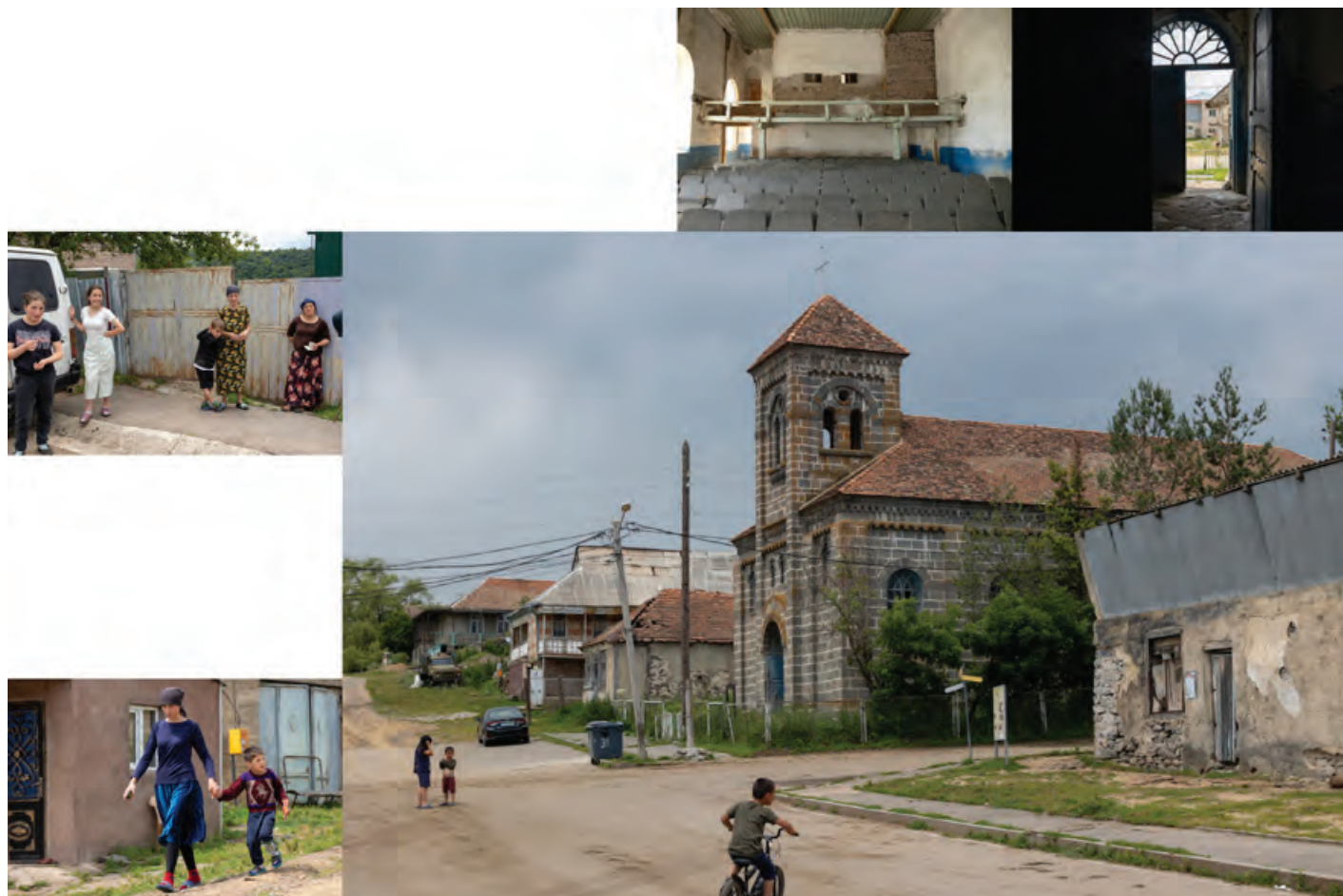
la disparition de son mari qu'Elene, à 50 ans, a arrêté de peindre sur des pierres, trop associées à la mort en Géorgie, pour se mettre à utiliser tous les supports possibles et imaginables : bouts de papier, morceaux de carton, panneaux d'armoire, etc. Après s'être enfuie nuitamment dans son adolescence, de peur d'être enlevée de force par un viril prétendant comme le voulait la tradition, la jeune femme née en 1946 a fini par épouser, avant même de le rencontrer, un homme qu'elle n'a jamais aimé, dans la ville thermale de Tskhaltoubo. Une fois délivrée de cet époux importun, elle s'est jetée dans la peinture afin de ne pas se détester. « Quand je suis heureuse, je ne peins pas », dit-elle. Usant de couleurs atténuées, qu'elle relève parfois de traits de mauve ou de rouge vifs, l'artiste enveloppe d'une touche vaporeuse de petites scènes mélancoliques souvent situées dans la nature. Mais qu'on ne s'y trompe pas : derrière la tendresse de ces miniatures enluminées comme

des manuscrits médiévaux se cachent des terreurs enfouies, capables de rendre compte de l'épidémie du coronavirus ou de la guerre en Abkhazie en 1992-93 et de l'effroyable nettoyage ethnique entrepris contre les Géorgiens à Soukhoumi, figuré sous la forme d'un couple avec bébé devant des barbelés.

Zones neutres

Pour *Un week-end à Tbilissi*, Alain Berland est parti des toutes jeunes diplômées des Beaux-Arts de Paris, telles Elené Shatberashvili et Nino Kapanadze, qui pratiquent une écriture brouillée de la couleur, aux frontières de la représentation. Elles l'ont mené vers l'art fantomatique et mémoriel de Vakho Bugadze et sa peinture d'immeubles tristes, proche des monuments en ruines du Russe Valery Koshlyakov. Ou encore vers les intérieurs de maisons abandonnées hérissées de ronces la nuit par Nika

Beat Streuli.
Asureti, série Zones Neutres – From Tbilisi to Vorontsovka.
2023, ensemble de photographies.



Kutateladze, qui surveillent et punissent tout à la fois, comme dans le conte de *La Belle et la Bête*. Cultivant une même nostalgie douce-amère, la photographe Natela Grigalashvili immortalise les derniers éleveurs bovins d'Adjarie, en attente derrière une palissade mal équarrie ou cheminant seul dans la brume des montagnes. Sa représentation d'un temps voué à disparaître n'est d'ailleurs pas sans lien avec le retour aux sources de l'artiste suisse Beat Streuli, issu par sa mère d'une famille de fromagers partie s'installer en Géorgie. Suivant les traces des colons germaniques du Caucase et de son arrière-grand-père Johannes Locher, arrivé sur place en 1882, Streuli a retrouvé leurs maisons abandonnées à Alexandershilf (aujourd'hui Trialeti) et leurs vignobles toujours florissants à Katharinenfeld (Bolnissi). Son road trip l'a mené pour finir dans l'arrière-pays, autrefois hanté par les loups, jusqu'au village oublié de Vorontsovka (Tashir en Arménie), lieu de naissance de sa mère. Après avoir été attaqué par les Turcs et les Tatars, le nord de la région du Lorri est déclaré « zone neutre » jusqu'en 1921, date à laquelle la collectivisation expulse les derniers « Allemands ». Contrainte de rejoindre la France en 1922, sa grand-mère souffre de mélancolie, diagnostiquée en maladie mentale : la garde de ses enfants lui est retirée. Plus habitué à saisir la réalité anonyme des passants des grandes villes, Streuli photographie là des paysages aussi tremblants d'irréalité que ceux de la série *Westworld*, des « zones neutres » où



la misère le dispute à la splendeur. Comme en un condensé de la Géorgie. Lors d'une soirée de lecture à la Maison de la Poésie, la poétesse Kato Javakhishvili disait : « Ma voisine était un ballon de baudruche / Lâché pour les fêtes, / Un ballon de baudruche crevé. » ■

Elene Chantladze. *Corona Virus*.
2020, technique mixte sur carton, 30 × 21 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie LC Queisser, Tbilissi.

EUROPALIA GEORGIA

Directeur artistique : Dirk Vermaelen

Géorgie : une histoire de rencontres. Musée Art & Histoire, Bruxelles. Jusqu'au 18 février 2024

L'Avant-garde en Géorgie (1900-1936). BOZAR, Bruxelles. Jusqu'au 14 janvier 2024

Elene Chantladze & Rooms Studio. M HKA, Anvers. Jusqu'au 7 janvier 2024

Ashiq Nargile : récital de poésie épique populaire. Flagey, Bruxelles. Le 14 janvier 2024

Niko Pirosmani. Fondation Beyeler, Bâle. Jusqu'au 24 janvier 2024

Un week-end à l'Est : Tbilissi. Librairie Métamorphoses / galerie Berthet-Aittouarès / Odéon – Théâtre de l'Europe / La Scala, etc. Paris. Du 22 au 27 novembre 2023

Beat Streuli. Zones neutres – Tbilissi to Vorontsovka. Centre d'art contemporain de Tbilissi. Jusqu'au 1^{er} décembre 2023

À LIRE

Le Verger de poires. Nana Ekvimishvili. Noir sur blanc, 160 p. – 20 €

Merle, merle, mûre. Tamta Mélachvili. Tropismes, 250 p. – 22 €

Le Chevalier à la peau de tigre. Chota Roustavéli, adapté par David Matchvariani. Modern Times, 224 p. – 30 €